L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PREMIERES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 18 juillet—Indications pour la Louisiane—Temps — averses et pas aussi chaud dimanche ; averses lundi ; vents légers à frais.

SOMMAIRE.

Le Messager du Bonheur.
La Dame de France.
Causerie.
Les Vautours de Paris, Feuille-du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

REGLEMENT DE LA Question de la Mandchourie.

C'est une très grave question que celle de la Mandchourie, qui s'agite en ce moment dans l'Extrême-Orient, et de la solution de laquelle dépend l'avenir du commerce international sur toute l'étendue du bloc asiatique. La Chine, puissance essentiellement stationnaire et retrograde, a toujours eu pour principe et pour tradition de fermer la porte à tout commerce étranger. C'est seulement depuis un certain nombre d'années qu'elle a abandonné ce principe, aussi injuste que suranné, et elle n'a cédé que sous la pression de la Russie qui, depuis de longues années, n'a cessé d'y faire pénétrer son commerce, soit par la ruse soit par la force ; et comme elle était plus puissante et plus active, elle a fini par l'emporter. Elle est, en réalité, la première puissance qui ait imposé à la Chine son commerce et son administration. Elle a, d'ailleurs, rendu à l'Empire du Milieu certains services qui lui ont permis d'acquérir des privilèges précieux.

Plus que toute autre puissance elle a réussi à faire prévaloir le régime de la porte ouverte; mais elle l'a fait adopter à son profit exclusif; de telle sorte que sous ce rapport, elle a succédé à la Chine dont elle a adopté toutes les intransigeances.

A l'heure qu'il est, les autres puissances commerciales de l'Europe réclament à juste titre les mêmes privilèges en Chine et il lui semble pénible de s'en voir privée après avoir tout fait pour en conquérir le monopole. Mais vaincue par le nombre autant que par le droit, elle est obligée de céder à son tour aux puissances, comme la Chine a été obligée jadis de lui céder à elle-même.

Nous assistons dans le moment à la phase la plus curieuse, la plus intéressante de la question de l'Extrême Orient : à l'entrée franche et de plein pied dans le régime de la Porte Ouverte, de la liberté commerciale dans les régions orientales. Que la Russie cède aussi de bon gré, de gaîté de cœur, un privilège, un monopole dont elle se croyait sure, nous en doutons fort, mais contre la supériorité des forces, il n'y a pas de résistance possible.

Nous devons ajouter que le triomphe du régime de la Porte Ouverte appliqué à toutes les nations, sans aucune exception, est dû tout entier à la politique généreuse, libérale du gouvernement de Washington. Il était loisible à notre Président, à notre secrétaire d'Etat de se faire octroyer par le gouvernement du Tsar des privilèges exclusifs aux dépens de certains autres Etats, frustrés ainsi dans leurs espérances et dans leurs droits. Ni M. Roosevelt, ni M. Hay n'ont voulu recourir à de pareils expédients qui leur rendaient la tâche facile. La Porte est ouverte en Chine non pas seulement au commerce de l'Union, mais à celui de toutes les contrées des deux mondes.

De tels procédés font le plus grand honneur à notre gouvernement et lui assurent l'estime de toutes les nations.

C'est à ce point qu'en sont arrivées les négociations avec la Chine et la Russie. Le principe est parfaitement admis par les parties en litige ; il ne reste plus qu'à régler les détails, à publier les noms des ports ouverts et à déterminer les conditions suivant lesquelles ils vont l'être.

Une Grande Station DE PÊCHERIE EN LOUISIANE.

Il est impossible, si peu que l'on ait de perspicacité, de n'être pas vivement frappé des progrès qui s'opèrent depuis quelques années dans le sud ouest de la Louisiane.

Ils s'y manifestent avec éclat, et avec une rapidité sans égale, dans toutes les branches de l'activité humaine, sur terre comme sur eau.

Ils transfigurent notre Etat et en ont déjà doublé, triplé les richesses. Il a suffi de quelques travaux d'irrigation pour faire d'une région, jadis inculte, la mère nourricière d'une bonne partie de l'Union.

Il n'y a pas longtemps encore, au lendemain de ce qu'il est convenu d'appeler la reconstruction, des patriotes ardents, des hommes de savoir et d'intelligence se sont voués au relèvement de nos campagnes ruinées. Notre agriculture se mourait ; ils ont voulu la rappeler à la vie. Elle n'avait eu recours jusque là qu'à des procédés de culture, aujourd'hui un peu démodés ; ils les ont abandonnés. A la routine ils ont substitué la science moderne ; ils ont établi des stations d'expérimentation qui leur ont permis d'obtenir des résultats merveilleux ; ils ont appelé à eux nos planteurs, nos fermiers et ils les ont guidés dans leurs travaux. On sait quels admirables résultats a obtenus la station Audubon sous la direction du docteur Stubbs. Elle est devenue un modèle pour tous les cultivateurs et la source de presque tous les progrès qui se sont opérés en ce genre dans notre Etat, depuis quelques années.

Au point de vue agricole, la réforme est complète et ne laisse rien à désirer.

Or, ce qui s'est fait à la station Audubon, en agriculture, on veut l'accomplir maintenant pour nos pêcheries. Nous avons des bancs d'huîtres d'une remarquable richesse dont l'exploitation est facile et qui doit donner les résultats les plus heureux.

On vante à juste titre les ressources de nos pêcheries de l'Est où les industries du saumon et de la morue ont pris des développements prodigieux. Mais la Louisiane est aussi richement douée que ces Etats, au point de vue de l'industrie des huîtres. Pourquoi, en employant des procédés analogues à ceux qui ont été mis en œuvre avec tant de succès par nos savants agriculteurs, ne réussirions-nous pas, comme eux, dans nos essais de pisciculture? Pourquoi n'établirions nous pas une grande station de pêcherie organisée suivant les procédés les plus modernes?

C'est ce que l'on a clairement compris en haut lieu parmi nous. De là, l'établissement de la station de pêcherie de Cameron.

Il y a le long des côtes de la Louisiane une immense étendue d'eau qui se prête admirablement à la culture des huîtres et qui peut devenir une des plus abondantes sources de revenus pour l'Etat et pour la population.

La station qui existe déjà, et dont le gouverneur vient de prendre solennellement possession, entouré de nos sénateurs et de nos représentants au Congrès, s'élève à l'embachure de la rivière Calcasieu.

Inconnue hier, elle sera célèbre demain et donnera un relief saisissant aux deux paroisses qui l'entourent — Calcasieu et Cameron.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Ce soir, changement de spectacle comme à l'ordinaire. Nous appelons spécialement l'attention sur le nouveau programme qui est d'un intérêt tout-à fait exceptionnel.

Nous y voyons figurer une grande fantaisie, "Old Kentucky Home", avec variations par plusieurs instrument tels que trombone, cornet à piston, clarinette, flute, piccolo, une très heureuse innovation introduite par M. A Veazey. Signalons aussi l'exécution d'airs patriotiques accompagnés de détonations du canon.

Dans le vaudeville, nous retrouvons Miss Lottie Symonds, la comtesse irlandaise, retenue pour cette semaine par la direction.

Ce soir, également, première apparition de Bryan et Nadine, acrobates hardis et habiles, dont les bonds prodigieux excitent, chaque soir, l'admiration du public, dans les deux mondes.

Quant au vitagraphe, il promet de nous faire assister à toutes les péripéties d'un voyage au Caire et au pays des pyramides.

Impossible de rêver une série de distractions plus intéressantes et plus variées.

PARC ATHLETIQUE.

Aucune grande nouveauté ce soir au Parc Athlétique. Simplement continuation de "The Girl from Paris" que le public enchanté a redemandée à grands cris.

Le fait est que rarement une pièce a obtenu un succès aussi brillant et aussi durable.

Hier soir il y avait une plus grande foule que lors des débuts, et il en sera ainsi non seulement ce soir, mais demain, lundi, et après demain, mardi.

La dernière représentation de "The Girl from Paris" aura lieu mercredi.

C'est une autre pièce également populaire qui fera les frais des dernières soirées de la semaine — l'Ile de Champagne.

C'est donc une nouvelle semaine de salles combles qui va commencer au Parc athlétique, à la grande joie des amateurs.

LETTRE DE SANSON

Bourreau de Paris.

1793.

AN 2 DE LA RÉPUBLIQUE.

A titre de curiosité, nous publions une lettre qui s'explique d'elle même et dont l'original est en la possession d'un ami de l'ABEILLE, M. G. D. Coulon.

L'auteur de cette lettre, le célèbre Sanson, mourut, on le sait, quelques mois après avoir exécuté Louis XVI ; et la lettre ci-dessous, d'après sa teneur, est, sans doute, celle que le bourreau écrivit, et dont parle l'histoire, pour corriger des erreurs qui se glissèrent dans un récit que fit un journal de la mort du roi.

Citoyen,

Un voyage d'un instant a été la cause que je n'ai pas eu l'honneur de répondre à l'invitation que vous me faite dans votre journal au sujet de Louis Capet. Voici suivant ma promesse l'exacte véritée de ce qui s'est passé.;

Decendant de la voiture pour l'exécution on lui a dit qu'il faloit ôter son habit. Il fit quelques difficultés en disant qu'on pouvait l'exécuter comme il était. Sur la représentation que la chose étoit impossible, il a lui même aidé à ôter son habit. Il fit encore la même difficultée lorsqu'il c'est agit de lui lier les mains, qu'il donna lui-même lorsque la personne qui l'accompagnoit lui eût dit que c'étoit un dernier sacrifice. Alors il s'informe si des tembours batteroit toujours. Il lui fut répondu que l'on n'en savoit rien et c'étoit la véritée. Il monta l'échaffaud et voulut tourner sur le devant comme voulant parler mais on lui représenta que la chose étoit impossible encore, il se laissa alors conduire à l'endroit où on l'attachat et où il s'est écrié très-haut Peuple je meurs innocent. Ensuitte se retournent vers nous, il nous dit, Messieurs, je suis innocent de tout ce dont on m'inculpe. Je souhaite que mon sang puisse cimenter le bonheur des françois. Voilà citoyen ses dernières et ses véritables paroles.

L'espèce de petit débat qui se fit au pied de l'échaffaud roullait sur ce qu'il ne croyoit pas nécessaire qu'il ôta son habit et qu'on lui ma les mains. Il fit aussi la proposition de se couper lui-même les cheveux.

Et pour rendre hommage à la vérite, il a soutenu tout cela avec un sang-froid et une fermeté qui nous a tous étonnées. Je reste très convaincu qu'il avoit puisée cette fermetée dans les principes de la religion dont persone plus que lui ne paroissoit pénétrée ny persuadé.

Vous pouvez être assuré, citoyen, que voila la véritée dans son plus grand jour.

J'ay l'honneur detre, citoyen,

Votre concitoyen,

SANSON.

Paris, ce 20 février 1793, l'an 2me de la République française

Arrivée du gouverneur Yates.

Presse Associée

New York, 18 juillet—Le gouverneur de l'Illinois Richard Yates était un passager du steamer Campania qui est arrivé aujourd'hui de Liverpool.

—o—

LES PAROLES DE M. DAMOUR

—AU—

Banquet du 14 Juillet.

Grâce à l'obligeance de M. Maurice Damour, il nous est possible de livrer à la publicité les très heureuses paroles qu'il a prononcées mardi dernier au banquet donné par la Société Française du 14 Juillet.

Le vice-consul de France, invité à prendre la parole, s'est levé très modestement et s'est livré à une improvisation que de frénétiques applaudissements ont souvent interrompue. M. Damour se doutait peu du succès d'enthousiasme qui l'attendait ; il avait voulu envoyer à la France un mot fûtal et formuler un compliment à l'endroit des ordonnateurs de la fête du jour, et voilà qu'il avait toute une assemblée suspendue à ses lèvres, et cela parce que d'une voix chaude, vibrante il disait des choses qui électrisaient la salle.

Voici le beau langage dans lequel il s'est exprimé :

S'il était des négateurs pour contester que la tradition française est pieusement conservée dans ce beau pays de Louisiane, il suffirait pour les convaincre de leur erreur de les convier à cette table autour de laquelle sont accourus en ce jour mémorable les enfants de la grande famille française, animés des mêmes sentiments patriotiques unis dans une même pensée, de fraternel amour.

L'empressement que vous avez mis à venir célébrer cette fête est un gage de votre attachement à notre cher pays et prouve surabondamment que le culte du souvenir est toujours vivace au fond de vos cœurs.

Qui ne se souviendrait de cette triomphante journée de la Révolution? Ne marque-t-elle pas la date de l'avènement de l'ordre de l'ancien régime et celle de l'inauguration de l'âge nouveau?

Qui n'aurait présente à la mémoire cette période à la fois éclatante et tragique?

Ne marque-t-elle pas la fin d'un monde : et ne servira-t-elle pas d'ère à la chronologie de l'avenir dans cette arène où combat la liberté en pleine vie, en pleine lutte avec le 18e siècle avec les philosophes et les hommes nouveaux?

Qui ne se rappellerait cette mémorable victoire du peuple brisant pour jamais le despotisme de la vieille France?

Au milieu des orages de 93, au milieu des luttes contre les représentants de l'Europe féodale et monarchique naît et grandit la France nouvelle.

L'aube du 14 juillet se lève lumineuse et sereine pour éclairer le plus grand événement des temps modernes. Une idée se lève sur Paris avec le jour, une lumière frappe tous les esprits, un seul cri sorti de la poitrine du peuple retentit dans les rues de la grande cité : A la Bastille!

La foule le crie à la foule, les enfants le répètent dans leurs transports, les échos de la capitale le répercutent avec une sonorité terrible et dans les éclatantes vibrations du tocsin qui sonne à toutes les clochers, tous entendent distinctement l'airain mugir dans la nuit : A la Bastille!

Et qu'importait la Bastille à ce peuple, ont répété les sceptiques et les petits esprits? Les hommes du peuple n'y entrerent presque jamais; c'était en quelque sorte une prison patricienne. La Bastille des pauvres, c'était Bicêtre.

Mais c'est là ce qui fait précisément la grandeur de ce mouvement: l'âme de la France éclate ici dans sa bonté héroïque, dans sa droiture et sa générosité. Rien d'exclusivement personnel dans ce magnifique élan, ce qui fait explosion dans le cœur du peuple, c'est ce sentiment de la justice ; c'est la haine du despotisme ; ce qui parle, c'est la voix de l'humanité: c'est le cri de la miséricorde et de la pitié. Il s'agit de la conquête du droit, de l'égalité devant la loi, de toutes les libertés légitimes. Cette lutte intéresse l'humanité entière car c'était pour sa cause sacrée, c'était pour son affranchissement que nos pères ont combattu et qu'ils ont donné leur vie.

Les Droits de l'Homme sont d'une incontestable vérité pratique dans tout l'Univers: tous les peuples ont puisé à cette source profonde: toutes les nations ont profité de nos conquêtes.

La Révolution a fait couler sur la terre des flots de civilisation et a formé au-dessus des nationalités particulières une patrie intellectuelle commune dont les hommes de toutes les nations ont pu devenir citoyens.

Et c'est là notre gloire et c'est pourquoi nous sommes légitimement fiers de notre cher pays qui depuis de longs siècles a été tour à tour pour tous les peuples de l'Europe le guide, l'initiateur et le martyr car c'est de son sang, c'est de son dévouement, de ses sacrifices et de ses servitudes que sont faites la gloire, l'émancipation et la liberté des autres peuples.

Et c'est pourquoi l'on aime la France et c'est pourquoi nous la chérissons.

Mais il n'y a pas que cette France glorieuse, que cette France révolutionnaire, que cette France émancipatrice et initiatrice du genre humain, cette France d'une activité merveilleuse et comme on l'a dit, cette France nourrice des idées générales du monde. Il y a une autre France que nous n'aimons pas moins, une autre France qui doit nous être encore plus chere.

C'est la France misérable, la France vaincue et humiliée, la France qui est accablée, la France qui traîne son boulet depuis quatorze siècles et qui crie suppliante vers la justice et vers la liberté : la France qu'au nom de ses principes les despotes poussent constamment sur les champs de bataille pour lui faire verser son sang par toutes ses artères et par toutes ses veines : la France que dans sa défaite on calomnie et que l'on outrage. Oh! cette France, aimons-la comme on aime une mère. C'est à celle-là qu'il faut faire le sacrifice de sa vie, de son amour-propre et de ses jouissances égoïstes, c'est de celle-là qu'il faut dire : là où est la France, là est la Patrie.

C'est donc à la Patrie que je lève mon verre et que je bois à l'homme éminement bon et vénéré qui incarne, au grand citoyen qui préside avec tant de bonheur et de bonté aux destinées de notre cher pays,

A M. Emile Loubet, président de la République Française.

Et maintenant permettez-moi d'unir dans le même toast cette terre qui nous abrite, cette libre Amérique, notre sœur qui, nous ne pouvons le méconnaître et l'oublier, préluda au grand mouvement que nous célébrons et la belle Louisiane où nous ne saurions davantage oublier que nous avons des frères qui se souviennent aussi.

Le premier magistrat de cette cité a tenu à nous en apporter ce soir le témoignage le plus touchant en venant parmi nous ce soir non seulement rehausser par sa présence l'éclat de notre fête nationale, mais en venant aussi fraternisar avec nous.

Que M. Capdevielle veuille bien accepter l'expression de nos sentiments de fraternelle reconnaissance.

Que M. le Maire de la Nouvelle-Orléans permette au représentant du Pays de lever son verre à la cité qu'il dirige avec cette inlassable activité qui lui a valu l'estime et la confiance de ses concitoyens.

Enfin je n'aurai garde d'oublier le laborieux artisan de cette fête, le vaillant M. Pons qui a présidé à l'organisation de cette magnifique réunion, et qui n'a rien négligé pour en assurer le succès.

M. Pons et le comité qu'il a si activement dirigé, ont droit à toute notre reconnaissance pour le dévouement avec lequel ils se sont acquittés de leur patriotique mission.

Je bois à M. Pons, au comité qu'il a présidé; aussi à la prospérité toujours croissante de la Société du 14 Juillet et des œuvres qu'elle patronne.

Violent orage.

Presse Associée

La Crosse, Wis., 18 juillet—On a appris ce matin qu'un violent orage s'était abattu sur le pays à vingt milles d'ici hier après-midi. Plusieurs petits ponts ont été emportés et les récoltes ont beaucoup souffert. Un train de fret a failli passer au travers d'un pont qui avait été en partie arraché près de Clayton, Iowa, sur la division de Dubuque de la route de Milwaukee.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"EDMOND ROSTAND ET SON THÉATRE."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu un prix ne pourra concourir.

Les manuscrits seront adressés à Secrétaire.

Le Secretaire perpetuel,

E. L. BOUEN,

P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Marchés d'outre-mer

Paris, 18 juillet — La rente trois pour cent est cotée à 95 francs 52 1/2 centimes.

Londres, 18 juillet — Consolidés pour argent 92 13/16, comptant 92 1/2.

Liverpool, 18 juillet — Coton spot, demandes modérées, prix 4 points plus bas.

American middling fair 6.50, good middling 6.04, middling 5.80, low middling 5.41, good ordinary 5.24, ordinary 5.04.

Ventes 8,000 balles dont 150 pour la spéculation et l'exportation et y compris 4,900 balles coton américain.

Recettes 1,000 balles — coton américain.

Futurs — stables à l'ouverture, faciles à la cloture.

American middling g. o. c. juillet 6.18, juillet et août 6.18, août et septembre 6.14, septembre et octobre 5.63, octobre et novembre 5.52, novembre et décembre 5.49, décembre et janvier 5.44, janvier et février 5.43, février et mars 5.42, mars et avril 5.42.

New York, 18 juillet—Coton spot — calme, 20 points plus bas à la cloture.

Middling uplands 12.50, middling gulf 12.75.

Ventes 70 balles.

New York, 18 juillet—Futur stables à la cloture.

Juillet 12.20, août 12.00, septembre 10.45, octobre 9.[illegible], novembre 9.58, décembre 9.52, janvier 9.49, février 9.47, mars 9.47

Un air frais lui frappa le visage.

Il fit quelques pas sous les grands arbres voisins des communs et il allait s'engager dans une allée découverte, tournant autour d'une vaste pelouse, lorsqu'il s'arrêta brusquement.

A quelque distance, du côté du château, le sable criait sous le pas d'un homme qui s'approchait d'une allure vive et légère comme celle d'un amoureux en route pour quelque rendez-vous.

Le comte demeura en arrêt, immobile, confondu avec le tronc d'un chêne centenaire.

Le promeneur nocturne passa à deux pas de lui et il le reconnut aussitôt.

C'était le duc André de Brévannes.

III

FOLLES AMOURS!

L'officier s'éloignait rapidement.

Son cousin bientôt n'entendit plus qu'un bruit de moins en moins distinct dans la direction du village de Fontaine aux Bois, situé à l'autre bout du parc, c'est à dire à quinze ou seize cents mètres de là, ce qui est encore une assez bonne distance pour une promenade de nuit.

Où allait il?

Quel attrait le forçait à errer seul ainsi dans les ténèbres au lieu de se reposer comme ses hôtes en attendant les fatigues d'une chasse à courre qui devait être pénible selon toutes probabilités?

Le comte fut saisi d'un subit accès de curiosité.

Son cousin semblait n'avoir aucune intention de se cacher.

Il s'en allait lestement, une cigarette aux lèvres.

Même au bout d'un instant très court, alors qu'il n'était pas à cent mètres des communs, il se mit à fredonner les premières mesures d'un air de la "Norma" de Bellini, célèbre jadis et bien oublié aujourd'hui :

"Casta diva!"

La voix à demi contenue était aussi douce et aussi joyeuse que la démarche était alerte et dégagée.

Il devait y avoir de l'amour dans cette expédition.

Le comte se le dit. Et aussitôt il songea à la confidence de son ami Chevillon.

André était amoureux.

Alors il se rappela une petite circonstance bien insignifiante à laquelle il n'avait accordé aucune attention.

Après le dîner, au milieu d'une partie de whist, Yves Marie, l'ordonnance du lieutenant, était venu lui parler à l'oreille.

Le visage du jeune homme s'était illuminé soudain et il avait simplement dit à son soldat :

—C'est bon. Va.

Instinctivement, il se mit à la suite du jeune duc, mais avec des précautions de bête qui se dérobe, en marchant au bord des allées, presque sous bois, et en évitant le moindre bruit qui aurait pu le trahir.

Evidemment l'officier ne songeait ni à lui ni à personne, à rien en un mot; excepté au but de sa course.

Tout en lui indiquait une exubérance de vie, une ardeur de désir qui le rendait plus léger et lui donnait des ailes.

Le comte connaissait parfaitement le pays où il était venu cent fois pendant son enfance. Pas une des maisons du village de Fontaine, qui compte à peine une centaine d'habitants, n'avait de secrets pour lui.

Il n'y voyait aucune fille ou femme qui pût exciter une passion plus ou moins sérieuse dans le cœur d'un Parisien et l'entraîner à des excursions aussi mystérieuses.

L'officier ne tarda pas à quitter l'avenue conduisant au village.

Il s'engagea dans une partie du parc couverte de taillis, tourna dans les allées pareilles à celles d'un labyrinthe, passa au bord d'une vaste pièce d'eau, franchit un pont et arriva enfin au bas d'une étroite esplanade sur laquelle s'élève une miniature de manoir enfoui sous un fouillis de plantes qui en faisaient presque disparaître le toit. La porte était entr'ouverte.

Par cette porte qui se referma dès que le duc en eut franchi le seuil, le comte Xavier, l'espion de cette tardive promenade, eut le temps d'entrevoir une femme vêtue de blanc qui se jetait au cou du jeune homme et l'enlaçait de ses deux bras tandis que ceux de l'amoureux se nouaient autour de sa taille.

Il demeura pétrifié, changé en statue, au pied d'un arbre qui le rendait invisible dans l'obscurité de ce lieu couvert d'une véritable futaie.

Alors il comprit tout.

Que de fois il était venu dans cette maisonnette presque abandonnée depuis longtemps!

Que de visites il y avait faites jadis, lorsque ses grands parents vivaient encore et que les deux branches de la famille entretenaient de constantes relations d'amitié que l'impitoyable mort avait si tôt rompues.

Quel joli nid pour des amants!

C'était une ravissante construction que le vieux duc de Brévannes, l'ancêtre, avait fait édifier et dans laquelle il venait chercher le silence et la solitude pour échapper à la joie bruyante des enfants et petits enfants qui remplissaient le grand château et dont la perte successive devait le plonger dans un deuil dont il était mort inconsolé.

Après lui, ce pavillon devenu inutile avait été peu à peu délaissé.

Sa veuve et son fils auraient cru le profaner en en faisant la demeure d'un garde ou d'un jardinier.

Il restait tel qu'il avait été, meublé de ces objets confortables que le temps lui même, ce grand destructeur, ne détériore qu'avec lenteur, inaccessible aux bourrasques des mauvais jours sous sa solide toiture au faite de plomb, mais à peu près oublié dans son coin de tous les habitants du château.

A peine de temps en temps quelque domestique venait il y donner un coup d'œil et un coup de plumeau ou tailler les plantes parasites qui envahissaient les environs, obstruaient l'entrée, s'attachaient à ses murailles et en escaladaient les cheminées avec trop d'audace.

Le neveu de la duchesse n'ignorait aucun de ces détails.

La faible lumière du vestibule avait disparu.

Seulement, à travers les persiennes d'une chambre voisine, une lueur incertaine filtrait, tandis qu'un murmure de voix se faisait entendre, presque insaisissable.

Le comte aurait donné six mois de sa vie pour en distinguer les paroles.

Cette escapade, si simple pourtant, d'un jeune homme ivre d'amour qui, ne pouvant se passer de celle qu'il aimait, l'avait amenée dans un nid caché comme celui des oiseaux sous les verdures de ce parc grandiose, lui semblait un danger menaçant pour lui.

Il fixait si ardemment les murailles de l'asile qui abritait ce mystère d'amour qu'on aurait pu le prendre pour un amant jaloux prêt à foudroyer son rival.

Et dans son esprit haineux et pervers, il se demandait s'il ne pourrait pas tirer parti pour ses intérêts de cette imprudence si légère et au fond si excusable.

Tandis qu'il tournait avec des ruses d'Apache autour de ce pavillon, André avait entraîné son amie dans une chambre dont l'unique fenêtre donnait sur la campagne au delà des murs du parc borné de ce côté par une route qui lui servait de chemin de ronde.

Et là, sur un large divan d'osier, il la couvrait de baisers en murmurant des mots qui étaient autant de caresses :

—Ma Jeanne, je t'aime, je t'adore! Comme tu es bonne d'être venue!

Ils étaient jeunes tous deux, beaux tous deux, gracieux comme le printemps, souriants comme l'amour heureux.

Elle était grande, admirablement faite, un peu pâle, comme la plupart des Parisiennes, avec une forêt de cheveux châtains retombant en torsades sur son cou et des sourcils en arc sur des yeux sombres et veloutés d'une inexprimable douceur.

Comme il lui demandait pour la vingtième fois depuis son arrivée : — M'aimes tu?... elle lui répondit :

—Tu le sais bien! Autrement serais je ici!... Si on nous surprenait!

—Qui?

—Le premier venu, un garde... un jardinier... un passant!.....

Quelle honte!.....

Elle continuait ;

—Chaque fois que tu me contrains d'y venir, j'ai des frayeurs terribles.

—Que crains tu donc?

La suite à dimanche prochain.

Incendie d'un bâtiment renommé.

Presse Associée

New York, 18 juillet—L'hôte Lodi, à Kennes, N. Y., qui a servi d'hôtellerie pendant 150 ans a été détruit par le feu.

Les généraux Washington et Lafayette sont au nombre des personnages historiques qui ont logé dans cette vieille auberge. Ils y ont passé une nuit peu de temps avant la bataille de Mammouth.

L'hôtel était considéré un lieu sûr pour l'élément sportif dans ses premières années, mais plus récemment il était devenu un lieu de rendez-vous pour les sportsmen anglais et écossais.

—o—